La Grande Guerre en Méditerranée. L'Empire ottoman dans la guerre

Jean-Jacques Becker

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5425>

DOI : 10.4000/cdlm.5425

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2010

Pagination : 17-23

ISBN : 2-914561-53-2

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Jean-Jacques Becker, « La Grande Guerre en Méditerranée. L'Empire ottoman dans la guerre », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 81 | 2010, mis en ligne le 15 juin 2011, consulté le 07 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5425> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.5425>

La Grande Guerre en Méditerranée. L'Empire ottoman dans la guerre

Jean-Jacques BECKER

S'il y avait une puissance méditerranéenne par excellence, c'était l'Empire ottoman, du moins dans le passé, puisque au cours du XIX^e siècle, il avait perdu toute l'Afrique du Nord depuis l'Algérie jusqu'à l'Égypte, la Tripolitaine lui avait été enlevée par l'Italie en 1912. Il avait perdu également l'essentiel de ses territoires balkaniques en bordure de la Méditerranée, depuis longtemps la Grèce, et à la suite des guerres balkaniques de 1912-1913, la Macédoine. Il ne lui restait que la Thrace. L'Empire ottoman était encore cependant une puissance méditerranéenne par le contrôle des détroits entre mer Égée et mer Noire, par les côtes de l'Anatolie et par celles de ses possessions arabes, la Syrie et la Palestine.

Cela ne justifiait pas sa participation à une guerre entre les grandes puissances européennes. Comme on pourrait le dire familièrement, qu'allait-il faire dans cette galère ?

Les alliés occidentaux, France et Royaume-Uni, n'avaient aucun intérêt à ce que la Turquie participe au conflit, la Russie non plus. Ce n'était pas le cas de l'Allemagne pour qui le fait d'avoir la Turquie à ses côtés dans la guerre était une écharde dans le flanc de la Russie qui serait obligée de détourner une partie de ses forces du front principal contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie pour protéger le Caucase. C'était également rendre plus difficiles les relations entre les Alliés privés des communications par les détroits. Mais l'Empire ottoman avait-il un intérêt quelconque à faire le jeu de l'Allemagne ? Certainement pas, dans la mesure où il sortait épuisé des désastreuses guerres balkaniques et qu'il avait toutes raisons de respecter une phase de recueillement.

Néanmoins, depuis 1908, et surtout depuis 1913, l'Empire était en fait entre les mains des « Jeunes Turcs ». C'était un groupement assez disparate, d'esprit moderniste, libéral et national, comprenant des avocats, des journalistes, et beaucoup de jeunes officiers. Son organisme dirigeant, le Comité *Union et Progrès*, dont plusieurs membres importants étaient originaires de Salonique qui venait justement d'être conquise par les Grecs, voulait moderniser l'Empire, mais il souhaitait aussi en faire un véritable État national, un État turc, ce qui était d'autant plus possible qu'il avait perdu tous ses territoires balkaniques. Certes les régions arabes qu'il possédait n'étaient pas turques, elles étaient au moins musulmanes. Une seule région était étrangère au monde musulman, c'était l'Arménie qui était chrétienne. Une partie des Jeunes Turcs estimait au surplus que pour compenser

la perte irrémédiable des Balkans, il fallait réunir à la Turquie les populations turques qui se trouvaient dans le Caucase russe ou en Asie centrale également russe. Comme la Russie avait joué un rôle non négligeable dans les déboires turcs dans les Balkans, ce serait une «honnête» compensation. À vrai dire, ce rêve pan-touranien (*touran* était un terme qui dans le passé avait désigné les steppes d'Asie centrale) n'était pas celui de tous les dirigeants Jeunes Turcs, très réservés en général envers ces projets, mais il fut porté par quelques-uns d'entre eux et en particulier par Enver Pacha, ministre de la Guerre. En outre, Enver était un grand admirateur de l'Allemagne, il y avait été attaché militaire et il était probablement le plus populaire des dirigeants Jeunes Turcs. Dans la réalité, ce ne fut qu'un trio de dirigeants Jeunes Turcs qui, pendant cette période, allait véritablement conduire la Turquie et de façon dictatoriale : Enver Pacha, ministre de la Guerre, 33 ans en 1914, Djemal Pacha, ministre de la Marine, (qui était à moitié grec) 41 ans et Talaat Pacha, ministre de l'Intérieur, 42 ans. Ils n'étaient cependant pas d'accord entre eux sur l'attitude à avoir envers la guerre. Si Enver penchait vers l'Allemagne, Djemal était plutôt pour l'Entente et le troisième ne disait rien. Par des manœuvres tortueuses, Enver parvenait à imposer à ses collègues la signature le 2 juillet 1914 d'un traité d'alliance militaire avec l'Allemagne contre la Russie.

Lorsque deux navires de guerre allemands, le *Goeben* et le *Breslau* poursuivis par les flottes alliées vinrent se réfugier dans les détroits, ils devinrent turcs après avoir été achetés fictivement et leur chef, l'amiral allemand Wilhelm Souchon, fut nommé commandant de la flotte turque dans la mer Noire. Il reçut l'ordre d'aller bombarder les ports russes. À la suite de cette agression, le 2 novembre 1914, la Russie, suivie par la France et l'Angleterre le 5, déclarait la guerre à la Turquie. Il a souvent été dit que cette évolution était d'autant plus logique que la Turquie était déjà dans les mains allemandes avant le déclenchement du conflit, ce n'est pas exact : les investissements français et britanniques étaient plus importants que les investissements allemands, malgré le bruit fait autour de la ligne de chemin de fer construite par les Allemands, le Berliner, Byzance, Bagdad (BBB). En revanche, il est vrai que depuis 1913 la réorganisation de l'armée turque avait été confiée à une importante mission allemande commandée par le général Liman von Sanders (curieusement probablement l'un des seuls généraux allemands d'origine juive), qui avait reçu le titre d'Inspecteur général de l'armée turque. Il ne faut pas non plus exagérer dans ce domaine une emprise allemande mal supportée par de nombreux officiers turcs.

Quoi qu'il en soit, la Turquie se trouvait dans une guerre où elle n'avait rien à faire et il allait s'ensuivre pour elle une série exceptionnelle de catastrophes et de crimes.

Dans un premier temps, cela ne concerna pas la Méditerranée, Enver Pacha vint prendre le commandement de la troisième armée turque à Erzerum, à proximité de la frontière russe, flanqué tout de même d'un chef d'État-Major allemand, le général von Schellendorf. En raison du terrain montagneux et de la rigueur du climat, il aurait fallu attendre le printemps pour engager une offensive, mais poussé par les Allemands qui souhaitaient obliger les Russes à détourner une partie de leurs forces du front polonais, Enver accepta, sans plus attendre, de commencer à réaliser son rêve et engagea une campagne d'hiver. Toutefois, dans

une longue bataille du 22 décembre 1914 au 15 janvier 1915, autour de Sarikamisch, à proximité de Kars, les Turcs furent finalement écrasés. Sur 90 000 hommes engagés, seulement 12 000 en réchappèrent.

Sans moyens de transport, sans possibilité de recevoir les équipements nécessaires, en d'autres termes sans une logistique qu'interdisait l'état arriéré du pays, les armées turques étaient incapables de mener une opération offensive, même face à la Russie, certes techniquement en retard par rapport aux pays occidentaux, mais, on l'oublie souvent, en plein développement économique à la veille de 1914.

La défaite turque dans le Caucase allait provoquer un des grands crimes de l'histoire. La guerre se déroulait en territoire arménien ou à proximité. Les Arméniens apparaissaient d'autant plus comme une minorité hostile qu'à la suite des défaites balkaniques, mises à part les populations arabes, mais de même religion, les Arméniens étaient, dans le monde turc, comme nous l'avons dit, le seul élément allogène ethniquement et religieusement. Il était en outre utile de trouver un bouc émissaire à la défaite.

Ce n'était pas la première fois que les Turcs, aidés volontiers par les Kurdes, massacraient les Arméniens. C'est ainsi que dans les années 1894-1896, la répression d'un mouvement national arménien, assez faible au demeurant, avait fait 100 000 victimes.

Mais là, c'est la totalité de la population arménienne qui est visée. L'ordre du massacre donné par le gouvernement « Jeune Turc », s'il a existé, n'a jamais été retrouvé, mais les faits sont là. Accusés de complicité avec les Russes, les Arméniens commencent à être massacrés dans la région de Van au mois d'avril 1915. Leur extermination se poursuit ensuite de deux façons, soit par le massacre sur place, soit lors de la déportation vers des régions désertiques. Sauf ceux qui purent fuir, soit vers la Russie, soit plus tard en plusieurs étapes vers les pays d'Europe occidentale ou l'Amérique du Nord, plus d'un million d'Arméniens – au moins – furent ainsi tués. C'est le premier « génocide » de l'histoire contemporaine (et qui dans une certaine mesure servit de modèle à celui des Juifs par le nazisme).

Après l'écroulement des ambitions caucasiennes, la guerre allait ensuite se détourner vers la Méditerranée. L'initiative en revint aux Alliés.

Dès la fin de 1914, un certain nombre de chefs militaires ou de responsables politiques alliés, alors qu'avait débuté la guerre de tranchées, se rendaient compte combien il serait difficile d'enfoncer les positions ennemies, d'où l'idée d'aller combattre ailleurs. Ce fut principalement une idée britannique et surtout du premier lord de l'Amirauté (ministre de la Marine), Winston Churchill, qui se fit le protagoniste le plus ardent d'une action périphérique, après quelques hésitations visant à mettre hors jeu l'Empire ottoman. Inutile de dire que les chefs militaires du front occidental – Joffre pour la France, avec l'idée supplémentaire qu'il n'était pas imaginable de se détourner de la libération du sol national, et French pour le Royaume-Uni – étaient tout à fait opposés à une opération dont ils voyaient mal à quoi elle servirait et risquait de leur retirer des troupes dont ils avaient tant besoin. Ceci explique que l'opération prévue devrait être surtout maritime et qu'elle aurait pour objectif d'atteindre Constantinople en forçant le passage des détroits.

Après différents atermoiements et le temps de se préparer, l'opération débuta le 19 février 1915 par le bombardement des forts turcs et le 18 mars des navires français et anglais tentèrent de forcer le détroit des Dardanelles. À remarquer qu'à cette date, l'une des justifications de l'opération visant à soulager les Russes dans le Caucase, n'avait plus de raison d'être puisqu'ils étaient largement victorieux. Quoi qu'il en soit, l'opération échoua totalement. Plusieurs cuirassés anglais et français furent coulés, victimes des mines sous-marines ou des canons installés sur les rives des Dardanelles.

Seule solution, débarquer des troupes. Des troupes françaises, Joffre ne voulait pas en donner – dans un premier temps, il n'accepta l'envoi que d'une seule division et plus tard d'une autre, soit environ 30 000 hommes – à quoi s'ajoutaient quatre divisions britanniques. Vinrent en plus des troupes néo-zélandaises et australiennes, réunies sous le nom d'Anzac, qui venaient d'arriver en Europe. Assez paradoxalement, cette participation à la campagne des Dardanelles devait devenir un événement majeur dans l'histoire de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie et dans la construction de ces nations.

Autant les soldats turcs avaient été malheureux dans l'offensive caucasienne, autant ils allaient se montrer solides dans la défensive. Si le commandant de l'armée turque engagée dans les Dardanelles, la cinquième, était Liman von Sanders en personne et si les soldats turcs étaient encadrés par de nombreux officiers allemands, certains officiers turcs se distinguèrent, au premier chef le colonel Mustapha Kemal, le futur Atatürk, qui commença à construire son destin aux Dardanelles. Les troupes alliées ne purent pratiquement pas progresser au-delà de l'extrémité de la presqu'île de Gallipoli où elles avaient été débarquées. La chaleur, le manque d'eau, la prolifération des mouches et des rats, la dysenterie rendirent la campagne extrêmement difficile.

Finalement, après des mois de vaines attaques et d'une forme de guerre qui n'était pas très différente de celle du front français, le plus grand titre de gloire pour les troupes alliées fut de réussir à quitter la presqu'île de Gallipoli dans la nuit du 8 au 9 janvier 1916, sans avoir attiré l'attention de leurs adversaires. Les pertes avaient été énormes, 200 000 morts et blessés dont 30 000 Français du côté allié, 66 000 morts du côté turc. En fait, dans la suite de désastres que devait connaître la Turquie pendant la guerre, ce fut sa seule victoire.

Si le Royaume-Uni avait consacré beaucoup d'efforts aux Dardanelles, il allait être également concerné au premier chef par la défense du canal de Suez et de la route des Indes.

Ce furent les Turcs qui prirent l'initiative d'attaquer le canal de Suez. Une quatrième armée (cette dénomination est assez théorique car les « armées » turques pouvaient avoir des effectifs très faibles : la Turquie ne manquait pas d'hommes mais l'absence de moyens de transport rendait pratiquement impossible les transferts d'un front à l'autre) avait été constituée en Syrie en novembre 1914, et Djemal Pacha, assisté du colonel von Frankenberg, vint à Damas en prendre le commandement. Les soldats turcs atteignirent les bords du Canal de Suez, dans la région d'Ismâïlia, au mois de février 1915, mais ils ne purent progresser davantage en raison de la faiblesse de leurs effectifs. Ils durent bientôt se replier vers

Gaza et Beer-Sheva. Une nouvelle attaque contre le canal de Suez en 1916 échoua également complètement.

Dès le début de la guerre, les Anglais étaient entrés en contact avec un des principaux princes arabes, Hussein, chérif de La Mecque. L'appel à la guerre sainte lancé depuis Istanbul n'eut pas plus d'effet qu'ailleurs dans les territoires arabes de l'Empire turc et, au contraire, le 5 juin 1916, Hussein proclama la guerre contre les Turcs. Cette révolte dont un des animateurs fut le « colonel » britannique Lawrence affecta progressivement tous les territoires arabes de l'Empire turc. Les insurgés arabes coopérèrent avec les Britanniques commandés par le général Allenby passés à l'offensive en Palestine en octobre 1917. Les troupes anglaises prirent Jérusalem le 9 décembre et, quand en septembre 1918, elles lancèrent une seconde offensive en Palestine, ce furent même des détachements arabes qui les précédèrent lors de la prise de Damas le 1^{er} octobre.

Plus au sud, c'étaient des forces anglo-indiennes qui avaient pris l'initiative d'un débarquement en Mésopotamie dès l'automne 1914. Elles progressèrent en direction du nord vers Bagdad, mais les troupes turques commandées par le maréchal von der Goltz parvinrent à les enfermer dans Kut el Amara où elles capitulèrent après un siège de 143 jours (28 avril 1916) ; von der Goltz était mort quelques jours plus tôt. L'année suivante, une nouvelle armée britannique débarquait et parvenait à s'emparer de Bagdad en mars 1917.

En définitive, malgré la victoire défensive des Dardanelles, malgré la « divine surprise » qu'avait été en 1917 la Révolution en Russie – les Russes avaient évacué tout l'est de la Turquie et les Turcs avaient alors pu s'avancer dans le Caucase, obtenir Batoum, Kars par le traité de Brest-Litovsk (3 mars 1918), s'emparer de Bakou (15 septembre 1918) où ils massacraient 15 000 Arméniens –, la situation est bientôt désespérée. Si l'on suit Jean-Paul Derrienic « l'état du pays est effrayant. Près de trois millions d'hommes ont été mobilisés depuis 1914, 325 000 ont été tués au combat, un demi-million sont morts de maladie, et un demi-million ont déserté et vivent en hors-la-loi dans les montagnes. L'activité économique est entièrement désorganisée... »¹.

Quand la Bulgarie cessa la lutte (29 septembre 1918) et que l'armée d'Orient commandée par le général Franchet d'Esperey fut en mesure de marcher par la voie terrestre sur Constantinople, il n'y eut plus d'autre possibilité pour l'Empire ottoman que de capituler. Le 8 octobre, le gouvernement Jeune Turc démissionnait, Enver, Talaat et Djemal s'enfuyaient sur un navire allemand. Ils allaient d'ailleurs être rattrapés par l'histoire. Talaat et Djemal étaient tués par des Arméniens à Berlin et à Tiflis et Enver trouvait la mort en combattant contre l'Armée rouge au Turkestan. Ce fut entre les mains des Britanniques qu'un nouveau gouvernement signait l'armistice dans l'île de Moudros le 30 octobre. Le 13 novembre une grande flotte alliée était devant Constantinople.

L'aventure « Jeune Turc » n'avait eu en réalité que peu d'effet sur la guerre – comme le pensait Joffre, le sort de la guerre s'était joué sur le front français –, mais elle se terminait en désastre pour l'Empire ottoman.

1. Jean-Pierre Derrienic, *Le Moyen-Orient au XX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1980, p. 40.

Il fallut néanmoins plusieurs années encore pour que les conséquences de la guerre apparaissent totalement. Le traité de paix signé à Sèvres le 10 août 1920, qui aboutissait à un véritable démembrement de la Turquie, était inapplicable avant même d'être signé et était remplacé par le traité de Lausanne en juillet 1923.

Au plan territorial la Turquie était réduite à l'Anatolie en Asie et à la Thrace en Europe. La séparation avec le monde arabe était totale.

Au plan ethnique, à la suite de la guerre entre la Grèce et les kémalistes de 1920 à 1922, de la victoire des troupes de Mustapha Kemal, de la prise et l'incendie de Smyrne, la population grecque avait dû fuir l'Anatolie, tandis que la population turque dut quitter la Macédoine, la détermination de la nationalité ayant été assez paradoxalement effectuée en fonction de la religion et non de la langue pratiquée. La Turquie devenait ainsi un État ethniquement homogène, cette homogénéité étant renforcée – rappelons-le – par la destruction presque complète des Arméniens, les survivants n'ayant même pas pu obtenir de conserver un État indépendant (en dehors de la République soviétique d'Arménie).

Au plan politique, le 1^{er} novembre 1922, le sultanat était aboli et le 17 novembre, le dernier sultan Mehmed VI quittait Istanbul que les troupes kémalistes occupaient le 2 octobre 1923, mais c'est à Ankara, en Anatolie, nouvelle capitale, qu'était proclamée le 29 octobre la République de Turquie, dont Mustapha Kemal devenait le premier président.

Comme l'a écrit Vincent Duclert, «la première guerre mondiale a été pour l'Empire ottoman, l'événement par lequel un monde politique, social, culturel et religieux émergé au XIII^e siècle et rayonnant dès le XVI^e siècle, a définitivement sombré»².

Pour l'histoire de la Méditerranée c'était un événement considérable. Pendant des siècles la Méditerranée avait été dominée par l'Empire ottoman. La Grande Guerre venait de mettre le point final à un lent déclin.

Si la Turquie restait un État méditerranéen, son rôle se trouvait limité. Après l'immense empire qu'avait été l'Empire ottoman, la Turquie était certes devenu un État national encore important, mais son souhait d'entrer dans l'Europe traduisait la rupture totale avec son passé, comme avec les rêveries de certains Jeunes Turcs pendant la Grande Guerre.

Bibliographie

DERRIENNIC Jean-Pierre, *Le Moyen-Orient au XX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1980.

DUCLERT Vincent, «L'Empire ottoman et la conduite de la guerre» et «La destruction des Arméniens», dans Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004.

MANTRAN Robert (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, Fayard, 1989.

2. «L'Empire ottoman et la conduite de la guerre», dans Stéphane Audoin-Rouzeau et de Jean-Jacques Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre*, Paris, Bayard, 2004, p. 519.

CHALIAND Gérard et TERNON Yves, *Le génocide des Arméniens*, Bruxelles, Complexe, 1984.

TERNON Yves, *L'Empire ottoman. Le déclin, la chute, l'effacement*, Paris, Éditions du Félin et Éditions Michel de Maule, 2002.